

ARTS et SPECTACLES

1981: les nouvelles figures se sont effacées devant un très grand disparu

par André GAUDREAU

L'année qui s'achève aura sans doute été marquée davantage par un grand départ, dans le domaine de la chanson, que par l'arrivée de nouvelles vedettes qui aient quelques chances de dominer leur époque. Et cette constatation vaut tout autant pour le Québec que pour la France.

Tout comme le regretté Jacques Brel et tout comme Léo Ferré que l'âge ne "ramollit" pas, Georges Brassens, qui nous quittait tout récemment, sera resté jusqu'à sa mort l'un des monstres sacrés de la chanson française après avoir étonné toute la France (et le Québec aussi) dès son premier spectacle à Paris.

L'éloge du grand Brassens ayant été largement fait à l'occasion de ce décès, contentons nous ici de signaler ce départ et essayons de voir un peu par ailleurs ce qui s'est fait de neuf en 1981.

Au Québec
On a beau chercher dans sa mémoire ou fouiller dans ses archives, l'année 1981, au Québec, ne permet pas de faire de grandes découvertes dans la chanson, si on excepte la percée de Daniel Lavoie. Pour le reste, on note surtout que certains artistes ont continué de s'affirmer. On peut penser à Fabienne Thibeault qui a fait à Paris un excellent disque, à Diane Tell qui a remporté tous les honneurs du gala de l'Adisq et qui est

devenue une tête d'affiche importante, à Ginette Reno dont la popularité s'est maintenue, à Jean-Pierre Ferland qui s'est retrouvé et qui nous a produit un excellent disque intitulé "Y'a pas deux chansons pareilles", à Edith Butler que Paris vient d'adopter et à Robert Charlebois qui a tenté un retour dont le succès est encore loin d'être assuré cependant.

Et à côté de cela, il y a eu aussi quelques avortements. Certains artistes, ex-membres de groupes, ont tenté avec un succès relatif de s'imposer seuls sans beaucoup de succès: nous pensons à Jim Corcoran, Bertrand Gosselin et Marie-Michèle Desrosiers qui, malgré le succès de ses "Graffiti en couleurs" ne semble pas avoir grand-chose à dire. De ce côté, cependant, il faut signaler la sortie d'un excellent microsillon solo de Manuel Brault, anciennement de Brault et Fréchette, et le retour plutôt réussi de Shirley Théroux. Beaucoup d'autres aussi ont produit quelques disques à compte d'auteur et qui n'ont pas fait long feu.

En somme, de cette année 1981, il faudrait retenir deux noms surtout: ceux de Gaston Mandeville qui semble s'être bien installé avec son deuxième microsillon, et la petite Céline Dion qui ne s'est manifestée sur disque qu'en novembre mais avec laquelle il faudra compter tellement elle est

devenue comme interprète.

En France
Il semble bien qu'en France, 1981 aura été du point de vue des découvertes, celle de Francis Cabrel qui visitait le Québec tout récemment et dont au moins trois chansons ont connu jusqu'ici un beau succès chez nous, notamment "L'encre de tes yeux". Et

parmi les autres qui se sont donnés la peine de venir à Montréal, il faut nommer Bernard Lavilliers et Jacques Higelin qui en même temps d'ailleurs élargissaient leur audience en France même où ils étaient tout de même déjà connus. À côté de ces deux rockers, sont aussi venus Cabrel, déjà nommé, et Yves Du-

teuil qui a vendu cette année des disques par centaines de milliers.

Mais les Français, semble-t-il, sont terriblement exigeants; la critique en tout cas qui se plaint de l'absence de relève alors qu'elle existe tout de même avec les Lalanne, Cabrel, Duteil, Simon et quelques autres. Ils ont sans doute le

malheur de ne pas "chanter à gauche". Chez nos amis français la relève a avantage à être prolétarienne dans son discours. A les en croire, une réédition de luxe des chansons de Jean Ferrat et le retour de Charles Trenet à 67 ans auraient été parmi les faits notables de la dernière année en France. Quand on se voit de trop près, on se voit sans doute mal.

Quant aux grands, du moins dans le cœur du public, les Bécand, Aznavour, Lama, Adamo, Macias ou Mathieu, ils tiennent bon, pendant que des gens comme Catherine Lara, Geneviève Paris et Ysabelle Mayereau (extraordinaire celle-là) ne s'imposent pas facilement. Il faut dire qu'en France, il faut encore y mettre le temps, et même un succès subit n'est pas acquis nécessairement pour longtemps.

Ce bref survol de ce que fut la chanson en 1981 n'est sûrement pas exhaustif, on le constatera, et il est axé d'abord sur les artistes qui font la chanson plutôt que sur l'évolution de la chanson elle-même, évolution qui pourrait faire l'objet d'un texte que nous mijotons déjà. De la chanson fleur bleue de Trenet, en passant par les amours romantiques déchirées de Piaf et l'anarchisme de Ferré et Brassens jusqu'à la désespérance et la violence de la chanson rock: il y a là un beau sujet d'étude, non?



Georges Brassens peu avant son décès survenu cet automne.

Les aventuriers de l'arche perdue

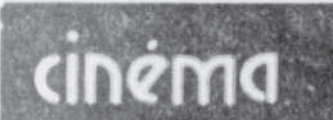
L'aventure revécue à une folle allure

par Léo CLOUTIER

Autrefois, on nous servait à foison les films de série que les habitués des salles obscures se faisaient un devoir de ne pas manquer parce qu'ils trouvaient, chaque semaine, leur pitance de frissons et d'émotions fortes. Les amateurs de films d'aventures vont pouvoir se payer une traite en revivants, à une allure folle, les divers épisodes, tout aussi sidérants les uns que les autres, de la conquête de l'Arche d'alliance que se disputent un archéologue américain et les agents d'Hitler. C'est ce qui leur arrivera s'ils se rendent au cinéma Les Rivières pour voir le dernier film de Spielberg LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE (Raiders of the

Lost Ark). Deux réalisateurs célèbres, Georges Lucas (LA GUERRE DES ÉTOILES) et Steven Spielberg (LES DENTS DE LA MORT, RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE) se donnent rendez-vous ici et font une rencontre dont le résultat est pour le moins fantastique. Ils nous plongent dans un monde de rêves dont nous sortons abasourdis, tout étonnés de constater que les aiguilles de notre montre ont déjà fait deux fois le tour du cadran. "Je veux faire rêver et aussi amuser", clame bien haut Spielberg. Ma foi, il y réussit royalement. En effet, nous sommes pris dans un tourbillon affolant où les auteurs se paient d'alertes crocs-en-jambe à la vraisemblance. Plus rien ne

nous surprend. Comme dans les rêves. Les scènes les plus imaginables et les plus délirantes pullulent et se succèdent à un rythme fou. L'impossible devient possible. Et comme dans un rêve, il ne faut surtout pas se poser de questions. Ne vous demandez pas comment il se fait que vous voyez réapparaître, en une forme splendide, la belle héroïne qui vient d'être sublimée devant vous dans une explosion infernale.



Ce genre de films offre un côté magique, fascinant, qui ne rate jamais son effet. On est emporté dans

une cavalcade débridée faite de morceaux de bravoure à faire dresser les cheveux sur la tête, des poursuites de tout acabit où tout, homme et objet, caracole, se cabre et se tamponne à une vitesse vertigineuse.

Dans son excellent scénario, George Lucas n'a pas oublié d'injecter une forte dose d'humour qui arrive toujours à un moment stratégique, aire de repos bienvenue dans un suspense essoufflant. Par exemple,

vulnérabilité descendant en ligne droite d'Achille ou s'apparentant, plus près de nous, à celle de Zorro ou de James Bond. Vous trouvez toute naturelle une performance comme celle-ci. Le héros rencontre sur son chemin un obstacle majeur, en l'occurrence un Goliath musulman muni d'un sabre énorme. Le pire va arriver.

Vous allez être témoin d'une séance de "charcutage" terrible où le chrétien le plus coriace menace d'être réduit en mille morceaux. Mais, non. Coup de théâtre. En une seconde, par un coup de revolver miraculeux, le bon règle le cas. Et voilà notre musulman, de même que son sabre, figé dans un état cataleptique irrémissible. Obstacle annihilé. Et ça conti-

nué. Certaines de ces scènes se passent au niveau du plus haut comique.

Autant dire que le visionnement du film ne vous ménagera pas les surprises. Des effets spéciaux éblouissants, des images belles jusqu'à la griserie parfois, une musique souvent envoûtante qui cédera, à l'occasion, la place à des accents plus enlevants dans un rythme effréné: tout ce qu'il faut pour vivre une aventure qui saura vous tenir en haleine et aussi vous amuser, comme le veut Spielberg. Avis à ceux qui sont allergiques au cinéma: allez voir LES AVENTURES DE L'ARCHE PERDUE. Vous risquez fort de recevoir le coup de foudre qui vous convertirait en cinéphiles invétérés.

"Bienvenue au Québec" ou comment Gunter Gallish est devenu Québécois

par Doris V. HAMEL
TROIS-RIVIÈRES — En la nuit du sept novembre 1956, Renée, Gunter et bébé Alain Gallish débarquent à Québec. Un couple et son fils arrivent dans un pays neuf dans le but de trouver mieux que ce qui existe en Europe. Allemand, prisonnier de guerre, marié à une Française, Gunter Gallish se fit demander à plusieurs reprises comment il trouvait le Québec, les Québécois. Il nota ses impressions pendant une quinzaine d'années et décida un jour d'automne 1980 de colliger le tout et de chercher un éditeur. "Bienvenue au Québec" était né.

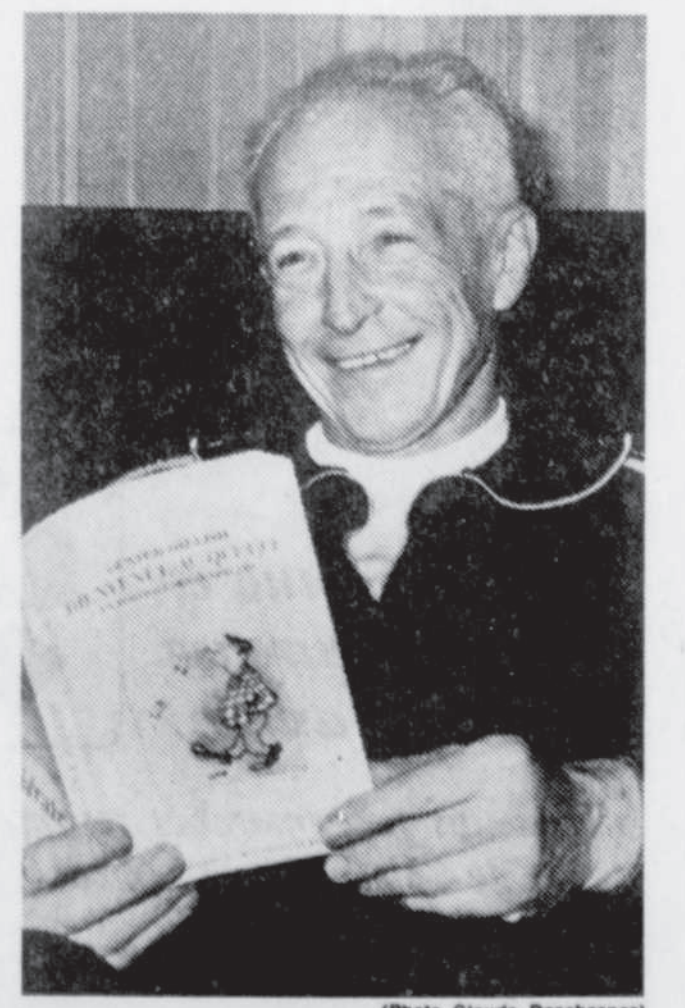
Une chambre à la famille, mais comme le dit M. Gallish, c'est une semaine de location qui coûte, ici, le

prix de la nuit québécoise. Assis à regarder les murs, le temps fut bien long. Jusqu'au 3 décembre, alors que je me trouvais au travail", dit M. Gallish. Et c'est en décembre aussi que le couple trouva un logement, des amis en la famille Kendall qui les invita pour un dîner et la réunion familiale du Jour de l'An. M. Gallish trouve son nouveau pays hospitalier, mais il craint toujours pour son épouse Renée qui, sans avoir accès à un travail à l'extérieur, devrait avoir plus de difficultés. Mme Gallish, présente lors de l'interview, dit ne pas avoir trouvé difficile l'adaptation, bien que des termes de l'alimentation ne correspondaient pas toujours avec ceux de l'Europe. "Des "fèves", chez nous, c'est comme vos gourganes fraîches que les gens mangent après les avoir écrasées, dit-elle, ici, ce sont des haricots. Une fois que Brigitte Kendall m'expliqua la différence et plusieurs autres détails, il fut simple de comprendre les particularités linguistiques québécoises."

Les descriptions de la ville de Trois-Rivières plairont certainement aux Tri-

fluviens, car, ayant perdu son premier emploi, M. Gallish se retrouve à Montréal pour la recherche d'un travail. Les comparaisons offertes par l'auteur sont tout à l'avantage de Trois-Rivières, ville propre et chaleureuse.

La vie, au jour le jour, d'un nouvel arrivant montre que notre hospitalité a certainement ses failles, et la lecture du volume nous apprend des choses sur l'importance de la vie familiale vécue en Europe d'une manière plus intense et pas en fin de semaine seulement, comme c'est parfois le cas ici. Le fait aussi que les hommes parlent beaucoup de leur travail, qu'ils aient besoin de beaucoup d'outils, même pour travailler en usine, alors qu'un coffre d'outils bien garni n'est pas fréquent, en Europe, ce sont quelques-unes des différences notées dans les premières pages du livre.



Gunter Gallish, un Allemand devenu Québécois et qui ne regrette rien.

Dans l'ensemble, M. Gallish loue le caractère québécois et s'offusque même

de la conduite d'un compatriote qui vient ici simplement dans le but de s'en-

chir pour retourner dans son pays, en méprisant les Québécois. "Une fois le manuscrit terminé, c'est la quête de l'éditeur qui débute. M. Camille Poirier me conseilla deux maisons d'édition, dit M. Gallish, et la deuxième accepta de faire lire mon manuscrit par son comité de lecture. Il s'agissait de François L. de Martigny, de Louiseville, et cette maison publia mon livre."

Entre l'arbre et l'écorce

par André GAUDREAU

Ce peut-il qu'une fréquentation "trop" assidue de la lecture vous détourne momentanément de certains divertissements qu'en un autre temps vous trouveriez intéressants? En tout cas c'est ce qui nous arrive présentement et la télévision même dans ses meilleurs manifestations ne peut nous retenir bien longtemps. Cela ne nous a pas empêchés quand même de regarder cette semaine le téléroman "Les grouettes" de Jean Daigle, qui n'est peut-être pas si rural que les premiers épisodes pouvaient le laisser croire. Autre belle constatation: le talent égal de tous les comédiens que nous y avons vus mardi. Voilà un téléroman qui devrait voir grossir graduellement sa cote d'écoute et pour cause.

Et puis Lautrec 82

Nous nous étions bien promis de revenir à Donald Lautrec et à son émission de télé Lautrec 82. Même constatation que la première fois: les présentations sont tirées par les cheveux, au point de vous en mettre parfois mal à l'aise. Autre curiosité: la présentation qu'on en fait dans les horaires de télévision. On y dit que l'émission vise la promotion du disque canadien et de ses vedettes et que le choix des chansons est fait à partir de la production de nos maisons de disques sans égard aux choix suggérés par les palmarès déjà existants. Précision inutile. Une émission consacrée aux succès populaires se répéterait au bout de quelques semaines à peine. Seuls les États-Unis, avec leur Cash Box à cent titres, peuvent se permettre une chose pareille.

Pointe-du-lac de père...

Si l'on pense en fonction d'un cadeau des Fêtes, il est sans doute trop tard pour proposer l'ouvrage de J. Hector Biron "Pointe-du-Lac de père en fils (1738-1980)". Il n'en reste pas moins que si vous êtes de Pointe-du-Lac ou que si vous ancêtres y ont vécu, ce livre de 424 pages, résumé complet des registres de la paroisse comprenant baptêmes, mariages et sépultures (environ 16.000) devrait vous intéresser. On peut se procurer cet ouvrage auprès de l'auteur, l'abbé Biron, en écrivant au Cénacle Saint-Pierre, C.P. 155, Pointe-du-Lac, en joignant un chèque de \$20 fait à l'ordre de "De père en fils".

Quel sabir!

Beaucoup d'auteurs québécois se plaignent souvent du petit nombre de lecteurs qui s'intéressent à la littérature d'ici. Le reproche fut longtemps mérité, mais il l'est de moins en moins. Mais ce nouvel engouement pour le livre québécois ne devrait pas être une raison pour les auteurs et les éditeurs de nous refiler n'importe quoi. Nous avons essayé cette semaine de nous mettre à la lecture du livre de Réal-Gabriel Bujold "La sang-mêlé d'arrière-pays". Sur le fond, l'oeuvre ne me paraissait pas sans intérêt. Mais la lecture des nombreux dialogues nous a complètement rebuté au point que le livre nous est tombé des mains. Il existe en littérature une manière de rendre le parler populaire. Il n'y a peut-être pas de règle écrite, mais tous les auteurs se sont généralement entendus sur une certaine façon de faire. Voici une phrase orthographiée de façon absolument incongrue et presque illisible tirée du roman de Bujold: "Ce épouvantab ma bêle Epiphaniissime ma fiye a lé trentin de reviré fole surin tan, je la reconé pus". Pourquoi ne pas avoir écrit: "C'est épouvantable ma belle Epiphaniissime ma fille à l'est en train de r'virer folle sur un temps, j'la r'connais pus". Cela n'aurait strictement rien changé à la prononciation et la phrase eût eu le mérite d'être facilement lisible. L'orthographe gratuite de Bujold est complètement débile. Voilà un livre que nous n'aurons donc pas lu... et pour cause.

A côté de ces insanités

A côté de ces insanités, il est quand même de belles lectures qui vous enrichissent, qui vous apportent réellement quelque chose, comme ce "Paradoxes sur le pianiste" du grand Paul Loyonnet. Qu'il est agréable, instructif et émouvant d'entendre un tel artiste nous parler de son art et de la musique en général, et plus largement de la vie. Les exploits de nos petites vedettes que l'on publie à la tonne de ce temps-ci sont de la petite bière à côté des confidences d'un homme comme Loyonnet (qui vit toujours d'ailleurs à Montréal où il s'est installé depuis plusieurs années). Il est toujours agréable d'entendre monologuer un esprit qui fréquente les hauteurs. Certains qui ne connaissent que la musique populaire ne seront peut-être pas d'accord avec le grand pianiste quand il soutient qu'un homme d'une bonne culture intellectuelle se dégrade quand il se complet aux formes inférieures de l'art musical. Mais qu'on se console. Loyonnet admet que l'on se paye parfois de tels moments de distraction... à condition d'en revenir bien sûr.

Oùis mais...

Une enquête faite en 1978 par la Direction des arts et de la culture du Secrétariat d'État sur les "industries culturelles" et leur impact économique, a démontré que 50% des Canadiens interrogés alors écoutaient des disques, 83% lisaient un quotidien, 58% une revue et 43% seulement pratiquaient un sport ou s'adonnaient à des exercices physiques. La même enquête a démontré que le Canadien moyen écoutait la radio 7,6 heures par semaine, lisait pendant 6,2 heures, écoutait des disques durant 3,4 heures, mais n'en passait que 2,6 à pratiquer un sport ou à faire un exercice physique. Cela prouve évidemment que les activités culturelles jouent un rôle important dans la vie quotidienne des Canadiens et qu'elles peuvent être quantifiables économiquement. Le but de l'enquête (étude plus exactement) était de démontrer que les activités culturelles pouvaient faire l'objet d'une analyse économique. Tout cela est très bien, mais les activités dites culturelles sont vastes et pas forcément de même niveau. Si le sport en prend un coup dans cette enquête, on n'est pas plus avancé quant à la qualité de la "consommation" culturelle du Canadien moyen.

Plaisirs de roi

Nous devons un gros merci à nos athlètes hockeyeurs qui nous ont chassés de la télévision dimanche soir, nous permettant du même coup d'écouter l'excellente émission de CIGM-FM "Plaisirs de roi". L'émission ne va pas encore dans les classiques les plus difficiles, mais la musique y est agréable et enrichissante en même temps. L'émission, et il faut s'en réjouir, rejoindrait un nombre considérable d'auditeurs, au point que l'on songe à CIGM à la faire commencer à 20h plutôt qu'à 21h comme c'est le cas présentement. Bravo à CIGM de même qu'à ses auditeurs!